

BAD TRIPES

NOUVELLES SÉRIEUSES, plaisantes ou galantes, divertissements, fables, jeux, prescriptions de tous ordres et tout cela ensemble sans véritable cohérence, s'égalisant même jusqu'à la platitude de l'indifférenciable, le journal fut et reste le parangon de ce qu'on appelle aujourd'hui média, pour prétendre à une diversité des vues et des supports qui n'existe pas en tant que variations authentiques. *Le Geournal* s'appuie sur cette interprétation élaboratrice totale du monde par le journalisme, qui prend la forme d'une dérision de la métaphysique, pour décrire l'évolution synthétique de choses vers leur ultime anéantissement véridique et l'ouverture qui s'y produit, bienheureuse, qui n'a plus rien à voir avec le bonheur, mais avec la clarté.

COPULITZER

LE JOURNALISME s'appuie, de manière croissante, sur l'obscénité. Tout doit être trivial, bestial, orienté sur les visières, les perversions et les multiples aspects de l'angoisse associée, précipitant les invitations à la masturbation, au stupre, au sexualisme obsessionnel, mais sous la triste réalité de la plus licite bonhomie familiale, des usages les mieux gourmés et les plus ordinaires, les plus pudibonds; tout doit

venir sous le masque de l'évocation, de la métaphore, l'euphémisme, l'allusion sournoise, les images symboliques. L'interdit total, la pédophilie, est ainsi la pratique familiale la plus obligatoire.

LE LANGAGE de la « bonne tenue » se revêtant de toute l'ordure possible dans l'étendue de la correction de principe, il n'y a pas à s'étonner que les films por-

nographiques, avec leur lumière plate et leurs corps en latex rose chair, soient obnubilés par la discipline et le dogme systématiques des critères posturaux, des types d'accouplement sérialisés selon la nomenclature sadienne et ses degrés de l'érotisme au niveau militarisé. C'est l'univers de la frigidité mécanique régie par la répétition vide et impersonnelle. Malgré une obsession globale de la chair, le média dans son entier reste un mode froid et abstrait, compulsif, frustré, le monde de la folie de la masse, de la folie en masse.

GÉSINE

POUR LE RÉSULTAT général d'une confusion horrifiée, d'une terreur incapable de se repérer à des principes habituels et simples, trop corrompus pour permettre une assise classique. En cela, le journal — le média — perpétue son oeuvre aveugle de désarticulation des débris de la valeur, des vagues liens unissant encore les êtres les uns aux autres et à eux-mêmes.

DANS CETTE perspective, l'anarchie proximale n'est pas un « choix », une option d'organisation à laquelle le groupe humain

pourrait se déterminer consciemment, mais une résultante inéluctable des progrès de la conscience vers son effondrement et le triomphe de l'égoïsme auquel chacun doit se résoudre naturellement, pour le meilleur de lui-même, et de tous.

EN SON TEMPS le communisme ne fut pas plus un choix, mais se « produisit » inéluctablement, comme tout ce que la pensée pense. Seule la pensée est l'acte.

LE JOURNAL ne travaille, comme *Le Geournal* (qui n'est qu'un journal, le dernier), qu'à accomplir ce qui doit s'accomplir, en le pensant, il l'accomplit. C'est marre.

LE GEOURNAL

PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

ÉLOGE DE LA JOURNALOCRATIE

L'ENGLOBANTE science journalistique est le dénominateur commun qui résume tout. Elle est source de toute chose et toute chose ne prend son sens que par la méthode de la prolifération des injonctions proférées par voie de publication. Tout se réduit aux principes de la propagande. Et en tout premier lieu le grand principe de « Il ne faut pas généraliser! », le grand principe de la généralisation pure.

AVEC SON N° 3 (comme le temps passe) LE GEOURNAL franchit une étape décisive: La dictature journalistique, accomplie de longue date, ne peut plus faire le moindre doute. Par des aspects subtils et mille détours parfois, mais, pour l'essentiel, elle se renforce de sa simplification toujours plus rationnelle que récompense le succès de sa fonctionnalité triomphante, poursuivant un mouvement inéluctable sans faille et sans faiblesse que plus rien ni personne n'arrêtera plus. Le monde finira, il a déjà fini, enfin, dans le journal — il peut désormais continuer sur sa lancée par delà lui-même sans plus aucune propulsion qu'une radieuse suffisance, assez longtemps, jusqu'aux parages du gouffre appelé « après-nous-le-déluge ».

LA DICTATURE journalière n'est pas la dictature du peuple, mais du public. Elle est le lieu d'un grand accord, d'une fusion élective, d'un consensus sans pareil qui est une réponse définitive.

LE GRAND ARCHIVAGE général depuis la superstructure journalière. La hiérarchie qui pose les synthèses les plus strictes au sommet de l'arborescence, ne donne pas accès à des portions de savoir d'un autre ordre, mais à autant de secteurs journalistiques secondaires, lesquels souffrent encore du défaut d'être trop détaillés pour être perçus dans les délais impartis à toute information pour se faire connaître, et

sont destinés à être anéantis (par l'oubli) une fois que leur substance concentrée en aura été extraite. On conçoit à quel bonheur le principe gigabrotherien, triomphe journal quintessentiel par excellence, invite le journalisme tout simplement entraîné par sa propre dynamique à s'abandonner délicieusement à cette mise en majesté radicale, à cette assumption vers sa magnificence.



SOIT GIGABROTHER, comme on peut l'imaginer sans peine, demeure une idée qui terrifie par sa forme par trop ironique et alors quelque chose de similaire, mais plus dissimulé et emberlificoté voit le

PSEUDO

LE SIGNE PUR

PSEUDOTHÉORIE de la pseudo-mathématique à l'état pur.

Tout-en-alias — *Le Geournal* est une science des alias, du signe détaché de son référent! C'est la logique mathématique enfin libérée de l'intuition, *le Geournal* est la

jour à sa place (mais Giga restera comme son ombre portée) soit gigabrother devient ce qu'il est, le potentat représentationnel ultime, ses aspects sarcastiques, rieurs, constituant la force solaire de sa fécondité mirifique et auto-annulatoire.

NOUS VOICI, toujours fidèles et conformes à nos normes établies une fois pour toutes, proclamant la toute-puissance souveraine de la journalocratie dont nous sommes les dictateurs, les rédacteurs des textes fondateurs.

Ce qu'on a pompeusement dénommé « les média », confondant la pluralité des supports avec une pluralité des langages — ne se résume qu'au journal, comme le reste, qui s'est graduellement inféodé au principe de la feuille « informante », du débris volant d'un esprit à l'autre, pour y pondre ses poncifs sur le mode généralisé. Il n'y a pas de « nouveaux médias », et plus les supports se ramifient, plus la parole radote ses 2 ou 3 idées sur le monde « tel qu'il fut et sera toujours ».

Où l'on voit que la jeune fée technologie n'est qu'une vieille sorcière chancelante déguisée, voire la folle du logis.

DE LA SORTE, le journal fut toujours, et il n'y eut jamais que le journal.

PAR EXTENSION, les signes deviennent — puisque la logique ne saurait opérer sans le membre qu'est l'intuition — ou sont perçus en tant que sensations pures.



L'ESTHÉTIQUE JOURNALÈRE

L'esthétique transcendantale journaliste est celle de la P.L.V.* qui trône en tête de gondole**.

LE JOURNALISME SE RÉSUME, sauf le nôtre, inversé, à diffuser des injonctions d'achat.

TOUTE « NOUVELLE », toute actualité, dans sa mise en majesté même, en tant que « celle-là », dissimule un commerçant avide, non pas tant de s'enrichir (on n'en est plus là), mais de payer les frais de son train de vie, et plus spécifiquement payer la cocaïne dont il doit ingurgiter des quantités grandissantes — sans parler des sommes énormes qu'il doit rétrocéder à ceux dont la consommation de cocaïne n'est pas moins exigeante.

DANS LE CONTEXTE d'une telle économie et de son système de représentations, de production et de reproduction du monde (métaphysique), qu'est-ce que le monde? Une marchandise. Comme tout ce qu'il contient, au premier chef les hommes, désormais la marchandise par excellence.

VOILÀ LE MONDE considéré comme ce qu'il est, un supermarché, avec toutes les sections correspondantes, de la boucherie à la culture. Le véritable supermarché vient à l'intérieur de celui-ci comme son image, son temple, son double à la fois fondateur et décalqué en modèle réduit; mais surtout la vérification du monde dans son architecture authentifiée par le plan, la maquette du monde dans sa normalité prouvée. Tout ce qui existe est disponible dans le magasin, tout ce qui est disponible dans le magasin existe.

EN CE SENS, les seules publications exprimant le monde pour le monde (certes sur le mode sarcastique) sont les imprimés en forme de journal, édités par le

supermarché, dirigeant sa clientèle sur des produits d'appel en « promotion ».

SEULE LA PURETÉ du discours marchand dit le vrai du fondement véritable. Le mouvement de la transcendance ressemble alors à celui du tapis d'une

FRUSTRATION CONTRE FRUSTRATION

NOUS FAISONS JOUER inexorablement les mêmes articulations dans la même perspective d'une frustration consummationnelle. Mais dans le cas que nous sommes, aucun acte d'achat conséquent permettant l'acquisition, même provisoire, comme pour les autres, à l'horizon de nos objurgations et mots d'ordre. Rien pour venir apaiser le manque alcoolique, cocaïnomanie, opiacé ou télévisuel — une frustration d'un autre ordre, et qui découle de nos propres pratiques, refusant obéissance aux ordres d'achat.

IL RÉSUITE du caractère exclusivement marchand de toute sorte de communication par voie journalistique, qu'il est de l'ordre de la légitime défense de s'en protéger intégralement. Vivre sans obligation d'achat revient à s'armer du courage nécessaire à ne plus entendre l'expression du « monde ».

ET CELA, bien au-delà de la convention reçue villipendant un monde « trop marchand » auquel il faut savoir dire « non ». Ce discours suppose qu'il existerait encore une partie du monde qui serait « pure » de ce monde marchand opérant une pression, une violence sur le sujet libre. Nous n'en sommes plus à ces charmants contes de fées d'une liberté menacée.

chaîne de fabrication industrielle qui « produit » vraiment le monde pour le monde.

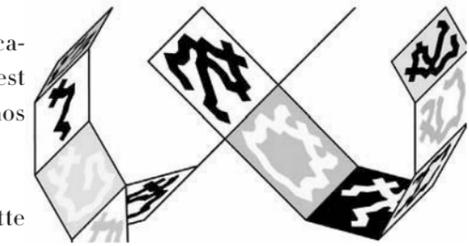
LA CARICATURE que la pseudo-philosophie journalo-commerciale donne de la métaphysique est totale.

LES CHOSES sont bien plus graves, d'une part au travers du caractère marchand de toute expression directement ou indirectement, mais aussi parce que le sujet ne peut plus entendre une quelconque proposition que sous l'angle du consommable en lequel il pourra « actualiser » l'intérêt qu'il prend à quoi que ce soit.

LE DISCOURS GÉNÉRAL, encore que cela soit son orientation décisive, n'a donc plus à spécifier précisément un consommable ou un autre, pour que le sujet, de lui-même, se dirige vers le rayon correspondant, comme motivé par la pureté même du désir.

EN CELA la métaphysique dans son caractère total-marchand se résume à la vente et à l'achat, l'action à la transaction, l'acquisition de biens est la forme morale dans sa simplicité, la « nature ». Le Bien et le bien de consommation se superposent parfaitement. C'est dans ce contexte que le vendre et l'acheter ont seuls, sans avoir à se révéler en tant que tels, les nuances de la vie.

POUR NOUS la gravité émanant de ces circonstances, est qu'elles exigent le bond hors d'elles. Il faut sauter dans le noir,



quand le plancher est en flammes. Notre journalisme imaginaire, peut-être originaire finalement, nous sauve provisoirement. Rappelons que c'est par une ironie douloureuse que nous persiflons en prétendant que le journalisme, celui de la marchandise comme le nôtre, se-

rait une métaphysique. Seule la mécanique de la structure philosophique est encore une forme de validation de nos existences.

POURTANT CETTE ARMATURE, ce squelette se disloque plus vite qu'on ne le croit.

LE MONDE FINIT PAR LE JOURNAL

— et non dans le journal. C'est le grand événement dont nul journal (sauf celui-ci) ne pourra, et ne voudra, justement, jamais rendre compte.

L'UNIVERS CONNU se simplifie et se rationalise à la vitesse d'une navette astrosidérale emballée, c'est pesé : il se résume à l'univers ultratechniciste dont le journal est l'expression totale. L'histoire y est racontée, et annoncée des années à l'avance. Les événements historiques sont strictement planifiés — jusqu'aux catastrophes naturelles et aux accidents, que les lois de la probabilité laissent prévoir et qui viennent toujours combler commodément une case préfabriquée de la communication globale semi-automatisée.

L'AGIR ne peut plus signifier, a d'ailleurs toujours signifié, une disposition de soi envers soi — et ne peut représenter une valeur plus générale qu'accessoirement. C'est le contraire de l'agir qui est actuellement surévalué jusqu'à l'absurde, et qui est le non-agir de la fabrication marchande.

LE FAIT QUE la fabrication marchande semble être la seule chose agissante, la seule qui produise des conséquences réelles, démontre l'erreur tragique qui consiste à voir du réel là où il n'y en a pas, et de la construction là où il n'y a que de la destruction, et des actes là où il n'y a plus que leur fantôme fatigué.

IL FAUT DONC être soi pour soi, avec le risque que personne n'en sache jamais rien, et surtout que personne ne paye pour l'apprendre, parce que l'expérience, dans son échec ou sa réussite, n'aura trouvé



nul acquéreur de ses éventuels produits dérivés (loin d'en avoir pu découler assez vite).

LES PRODUITS DÉRIVÉS d'expérience passées, sur lesquels le monde tenait encore de survivre quelques secondes de plus, n'ont été obtenus qu'à parfois, de nombreux siècles d'essais d'égaréments.

ÇA NE S'IMPROVISE PAS à « court-terme » comme parle le management moderne : les résultats sont même bien souvent trop postérieurs aux « investissements ».

ON SENT SOUDAIN de quelle ampleur est

spoliation du commerce sur le passé, la dévoration instantanée qui anéantit en quelques siècles le travail des millénaires. On comprend aussi que l'économie, la banque, ne peut pas financer des travaux qui dépassent un possible rapport investissement/rentabilité.

L'ÉCONOMIE signe là sa condamnation, puisqu'elle montre ainsi sa limite, comme l'illusion que le commerce fonctionnerait sur une réciprocité. Le commerce n'est déjà plus, faute de pouvoir faire la récolte de champs qu'il aurait ensemencés.

C'EST DANS UN tel instant, au moment où cette destruction ne laisse plus une pierre sur l'autre, dans un moment où l'urgence crie de toutes parts et surtout au cœur de chacun, qu'il faut se replier sur l'attente, la patience, les tentatives particulières, les hypothèses hasardeuses, les mouvements petits et mal assurés.

330 PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL

284.
Vivre avec un sang-froid énorme et fier; mais avoir l'esprit tourné toujours au delà. — Avoir ou ne pas avoir, à son choix, ses passions, son pour et son contre, s'y appuyer pendant des heures, s'y mettre comme à cheval, souvent comme à âne. Car il faut savoir se servir de la bêtise de ses passions aussi bien que de leur fougue. Il faut savoir se conserver ses trois cents premiers plans et aussi ses lunettes noires : car il y a des cas où personne ne doit nous regarder dans les yeux : encore moins plonger dans le « fond » de nos causes. Et choisir pour compagnie ce vice gamin et joyeux, la politesse. Et rester maître de ses quatre vertus : le courage, la pénétration, la sympathie la solitude. Car la solitude est chez nous une vertu,

* P. L. V. : Publicité sur le Lieu de Vente. **Tête de gondole : présentoir à la proue ou à la poupe de la nef du rayonnement.